

PASSION

PASSIONS DU MONDE

Près de quarante poèmes sont rassemblés dans ce recueil qui a pour titre *PASSION*. Ces poèmes appartiennent à deux familles de témoins : les martyrs de l'histoire, de tant d'histoires, et l'Innocent qui porte son destin tragique et communie ainsi au sort des *passionnés* de tous les temps. Le recueil est ordonné en cinq sections inégales mais qui ont pour *référence absolue la passion des humains et celle du Christ Jésus*.

Les textes de *Clameurs (I-XII)* et de *Fournaise (XXV-XXXVIII)* sont des cris et des échos de drames contemporains dont j'ai été témoin ou participant. À distance ou dans le feu. Il est facile d'identifier des événements qui vont de la chute du mur de Berlin aux réfugiés de l'Albanie, de la place Tian'anmen aux bombardements sur Belgrade, des villes martyres à Nelson Mandela et aux faiseurs de liberté. L'image de la *fournaise* provient de la symbolique apocalyptique qui scande le destin cruel d'hommes et de femmes qui, comme en un naufrage sur une mer de feu, chavirent dans le martyre sans le chercher, tellement l'ampleur des tragédies dépasse la pensée, la foi et le dire.

La noyau du recueil est bâti autour de deux pôles visuels, *le voile (XIII-XVII)* et *la face (XXV-XXXI)*; au centre, comme un coup de lance, il y a *l'heure (XVIII-XXIV)* qui

STATIONS

I. CLAMEURS

- I. Droits de la personne
- II. Aux condamnés de Chine
- III. Mur de Berlin
- IV. À la liberté V. Libertés VI. Albanie
- VII. Enfants de la guerre VIII. Après le trou
- IX. Partout X. Belgrade ces jours-ci
- XI. Sibilla XII. Fin et point

II. VOILE

- XIII. Temple XIV. À Dieu XV. Ange
- XVI. Chant
- XVII. Ange d'Abraham

III. HEURE

- XVIII. Poussière XIX. Midi
- XX. Passion du monde
- XXI. Après trois heures
- XXII. Vendredi XXIII. Stabat frater
- XXIV. Ô mon fils

IV. FACE

scande le temps absolu de la souffrance et du sacrifice. Qui souffre à cette heure? Qui remet son esprit? Jésus souffre, le monde souffre : « *la passion du monde / rompt son propre corps* » (XX).

À chaque station de ce recueil, il y a un humain qui se tient debout près d'un autre humain mis à mal et qui peine au-delà de tout langage. Le poème *Stabat frater* (XXIII) exprime cette veille qui jamais ne finit tellement les passions du monde sont impitoyables et constantes : « *je reste près de tes plaies /qui m'épuisent et me veillent...* » Il n'y a pas ici de définition de la passion et du martyr, il n'y a que des témoins qui rendent compte de la peine et de la résistance des uns et des autres : « *être debout pour la vie / toute la vie* ».

Gilles Bourdeau

XXV. Des mots XXVI. Déposition
XXVII. Saint-Pierre XXVIII. Madeleine
XXIX. Ta Face est ma seule patrie
(Thérèse de l'Enfant Jésus)
XXX. Explication XXXI. Thomas
XXXII. Poème
XXXIII. Poème sans fin

V. FOURNAISE

XXXIV. Fournaise XXXV. Aux disparus
XXXVI. Confession
XXXVII. Martyrs XXXVIII. Profession

Droits réservés.

CLAMEURS

I. DROITS DE LA PERSONNE

À l'abri
du côté du pain
couvert vêtu
un continent confortable

plus loin
la hutte
des murs de carton
un toit de paille

II. AUX CONDAMNÉS DE CHINE

Dans la grotte de rien
sous la porte
sur le plancher verni
un filet de lumière

des hommes se donnent le mot
pour accuser condamner
la procession des humiliés
il est défendu de défendre
ceux qui s'avancent

plus loin
le ventre creux
la faim
les miettes

plus loin
la froidure
le gel
le feu

un enfant
reçu offert
offrande à la vie
sacrifice de l'unique

la fin effleure chaque jour
une larme sèche
un fleuve de peines
baume d'un peuple orphelin

une berceuse pour la terre
et l'humanité
sans maison sans voile
sans pain

qui peut naître
en pareille nuit
et poursuivre le labeur
de la genèse?

sont déjà condamnés à mort
prêts à être assassinés

les visages sont durs
les mains raides glaciales
le système exécute la pitié
charge les fusils épaulement

un voile encore déchiré
l'illusion mise en pièces
la révolution démasquée
morte à force de tyrannie

la liberté tombe avec chaque corps brisé
à chaque balle la libération recule
l'esclavage des bouches recommence
répéter la version officielle
se replier dans la conscience

ne rien dire sur rien
savoir que la place a bu du sang
n'avoir rien vu entendu senti
il ne s'est rien passé

rentrer dans un pays prison
sans fenêtre sans air
dans le retour de l'obscurité

l'âme veille.

III. MUR DE BERLIN

La honte s'effondre
poussièreuse entre deux frères
des hommes et des femmes pleurent
une histoire de joie de peine
cinquante ans d'arrogance
quarante ans d'obscurité
de séparations de morts

pour qui quoi?

passer enfin d'un côté à l'autre
êtreindre qui nous fût arraché
marcher librement à travers les trous de la haine
et les tranchées de la terreur

IV. À LA LIBERTÉ

Barbelés de fer
murs de béton
la vie emmurée
des milliers de pas
sur place

le coeur éternue
les voix sont sèches
les messages parlent
des rumeurs
ici de l'autre côté

ailleurs devient un rêve
sortir du camp
mettre le nez dehors

le mur est tombé
un visage de la mort vient de mourir
salut à l'espace ouvert
que va-t-il arriver maintenant?

il reste le mur de la puissance
mur si haut qui dépasse les siècles
et sépare les générations fatiguées

il reste le mur froid de l'argent
du pouvoir avide prêt à tout
qui organise les luttes du Nord et du Sud
profit sur le dos de l'homme

que s'effondrent tous les murs
qu'il y ait
un seul chemin entre les peuples
la paix.

voir autre chose
vivre autrement

le champ libre
courir maintenant
jusqu'à la frontière
de ses limites
à mourir de soi

parler parler
dans la foule
s'engouffrer dans l'inconnu
voyager vers l'interdit d'hier
atteindre l'étranger

loin des peurs
libre marcher
marcher libre.

V. LIBERTÉS

Entre les nuits du monde
les ténèbres des villes des coeurs
une guirlande d'aveux de fleurs
de jours enfilés les uns dans les autres
un collier de luttes brûlantes
de chants de liberté

Bucarest Johannesburg Jérusalem Beyrouth Lima
Pékin

une procession de corps blessés
de morts pour la liberté
des peuples respirent

derrière des rideaux de velours
des fenêtres mi-closes
l'ironie surveille les vidéos des protestataires
détourne les ruisseaux de sang
nettoie les places
supprime les opinions
sauve les acquis de ce qui n'a pas eu lieu

aux hommes et aux femmes
des cauchemars des détresses des enfers
qui se terrent
à ceux et à celles qui rampent pour la justice
aux millions de veilleurs et de sentinelles
une guirlande de fleurs et d'aveux

VI. ALBANIE

Il y a bien la mer
sans point précis
sans limite folle
où je passe à peine

sais-tu où je suis
y a-t-il seulement un milieu
quelque rive
une grève des roches du sable?

je suis un phare malvoyant
au creux d'un océan blessé
la mer se veille toute seule

le dernier navire à passer
est aussi lourd qu'un glacier
chargé de liberté d'angoisse
sans signaux ni repères

personne ne veut de personne

il y a la mer
où je fais aventure
si elle ose chanter
j'entendrai les voix qui m'habitent

je ne sais plus où tu es.

Pékin Lima Beyrouth Jérusalem Johannesburg
Bucarest

NELSON MANDELA.

VII. ENFANTS DE LA GUERRE

Nous aurions pu devenir des enfants
grandir comme des chênes sur les collines
et tout près des vents de la mer
laisser courir les saisons dans nos cheveux

et dans nos corps inattendus
ouvrir la main à la main
marcher devant derrière
rouler dans l'herbe la neige
grimper sur des épaules voir enfin l'étendue
loin loin comme l'étoile de la cour

gouverner le monde assis sur un cheval de bois

le temps nous a été volé
dès le ventre du premier instant
partout se sont précipités des assassins
qui ne supportaient pas l'odeur de la vie
ni les larmes des petites peines
ni le cri des jeux

avant même de s'habiller
avant même d'apprendre à se laver
il a fallu avoir des airs durs
s'amuser à cacher trahir

nous n'avons pas eu de maisons
nous connaissons les rues les baraques
nous défilons sur des routes bombardées

nous avons soif du lait de notre mère
nous aurions voulu tirer la barbe de notre père
nous asseoir sur les genoux de nos racines
être caressés en commençant la journée
en pensant la terminer

nous avons perdu à jamais un destin
semblable à un manteau de printemps
nous aurions pu vraiment naître mourir vivre.

VIII. APRÈS LE TROU

Ils nous ont donné
de grandes larmes
une ombre géante
un long tunnel

nous nous rappelons
les années d'absence
souvenirs sans visages
à tourner en rond
avec le son de notre voix

au bout de nos mains
jamais une main qui parle

un mur fissuré humide
des bruits d'au dehors
des nouvelles sans arrivée

la vie grandit court
loin de nos genoux nos bras
e coeur se débat vite si vite
l'isolement secoue brise

il y aura toujours à dire
le silence n'est pas une porte de fer
la vie la liberté l'amour
se lèvent dans la cour froide

la musique naît entre les mains
les pieds nus glissent sur le sol

le feu descend entre les espoirs
nos misères inondent les champs

que pousse le souvenir
de nos tombeaux.

IX. PARTOUT

Mort d'abandon
personne ne cherche
au loin à côté
l'âme le corps le coeur
seuls ensemble
devant la mort
comme une assiette vide
discours de poussière
rêves secs

mort autrement
réduit au lit
au personnel
sans ami ni proche
pas de main
aucune parole
pas même le visage
des habitudes

la mort crue
herbe amère
vin qui tourne

sur des ailes d'anges
les pensées voyagent
dans les derniers instants
jusqu'aux portes indifférentes
aux coeurs occupés distraits

abandon

la barque se détache facilement
le câble rongé tombe dans l'eau
il n'y a pas d'adieu

que des yeux fixant au mur
le corps de l'abandon.

X. BELGRADE CES JOURS-CI

Le mur s'appuie
sur la main nue
calcinée fissurée
sous les bombes

le ciel entrouvert
mêle l'acide à l'amer
des peuples déchirés
par la liberté et la mort

dans la foule
il me semble voir ton visage
entendre ta voix
tu sors de quelle prison de quel exil?

ils nous ont gardé si longtemps
dans les tombes de naguère

entre les sifflets et les ricanements
j'ai saisi une parole
marcher avec l'espérance

dans le froid de la nuit
je scrute tant de portes du passé d'un rêve

nos enfants sont tapis entre nos genoux
nous marchons pour eux pour nous
pour nos ancêtres morts muets
dans une idée rouge

je te le dis
avant qu'une balle perce mon coeur
traverse ma nuque

que mon sang soit lavé
à grande eau sur la place nettoyée

la vie demande tout notre sacrifice
...ah!

XI. SIBILLA

Sous la mer
des corps perdus des âmes en voyage

dans un navire
porteur d'espoirs et de misères
trop pesant pour son âge

la nuit les vagues une manoeuvre folle
un déferlement de tout
des enfants des femmes
le bateau angoisse

chercher qui dans une mer affolée?

la route d'un naufrage
penser tous les paradis
fuir de l'autre côté de l'Adriatique
ramasser ses biens préparer ses enfants

attendre des jours des semaines
troquer ses affaires payer les passeurs
appauvris tant de fois par la révolte
plus rien à perdre tout est perdu

il fallait si peu pour arriver
la côte était si proche personne n'imaginait
l'illusion réchauffait les coeurs

si la nuit était épaisse
le jour est noir bêtement noir

ceux qui ont vu partir ceux qui ont attendu
tourment et pleurent sur les quais dépassés par le pire

l'exode bute sur le destin
pleure des morts accueille des survivants

sur des lèvres des reproches
il aurait mieux valu rester chez nous...

XII. FIN ET POINT

Jusqu'à la fin du monde
comme au commencement où nous n'avons pas été

nous sommes des femmes
en marche vers la mer
pour lancer des fleurs
à tant d'amours naufragés

à nos enfants
nos maris
nos parents
engloutis dans l'abîme
entre les rives
de la misère
et d'un paradis de chimère

que Dieu fasse la lumière
sur toutes nos ténèbres

nous attendons la fin du monde
sans fin sans soupir
nous sommes dans ta Passion

quand Tu reviendras
reviens avec tous les nôtres

comme au commencement où nous n'avons pas été
jusqu'à la fin du monde.

II. VOILE

XIII. TEMPLE

Le temple aux portes d'or est saccagé
au matin les gardiens courent
dans tous les sens
les prêtres fuient dans la pénombre
la prière a cessé
ils ont peur

tout est renversé
le sacré n'a résisté
à rien ni à personne
le mystère seul apparaît

dans les ruines
un moine indifférent libre
célèbre le jour naissant
les ombres méchantes meurent
la fumée s'évanouit

un homme effrayé passe
pleure sur des espèces trompées
la cohue et des larmes partout
qui a le temps d'aller plus loin?

un homme jeune dépouillé encense
plein de joie et de paix
l'ombre de la Présence

un moine touche son épaule
aucun mot aucun reproche
qu'un signe *sors d'ici*

l'ancien voile le disciple le père couvre l'enfant
la vie doit continuer passer entre les pièges
il n'y a pas une minute à perdre
le temple peut toujours être refait

XIV. À DIEU

Un soir de noirceur
on aperçut des pas profonds dans la boue
et la première gelée

dans le village à la veille
de s'enfouir dans la nuit
un enfant sent
qu'une odeur n'est plus

une présence avait vidé les coupes
et déserté les maisons
et les coutumes

sur la place quelques femmes surgissent
pour gémir et pleurer
ah mon Dieu mon Dieu
tu nous as abandonnes

au loin
comme si les plaintes avaient rejoignent le passant
un rugissement fait trembler les champs et les
montagnes

un ancien
qui garde souvenir des premières heures
croit entendre à travers les sifflements
une parole qu'il chuchote gravement
à tous les silencieux

*nous nous reverrons dans la liberté
à Dieu.*

mais l'humain?

aucun mot aucun reproche
qu'un signe *sortons d'ici.*

XV. ANGE

Une voix dit

*que le coeur reprenne le chemin du désert
qu'il s'enfonçe dans la terre humiliée*

appel de terre et de boue
de ciel et de nuage

au désert
personne n'est attendu
au devant la surprise
l'événement brut
à peine équarri

l'eau est rare
les fruits amers
vivre voyager
prendre le pain tendu
s'en remettre à l'imprévisible
boire à la coupe incertaine

ici
point de trace
des routes défaites
un vent trop chaud
prendre l'immensité
comme pèlerinage

me voici
je suis un coeur rompu émietté
aux portes du jardin
à la maison déserte
j'en appelle à tout le monde
j'espère l'arbre en terre ingrate

est-il seulement un ange
à la porte du lieu
et du silence.

XVI. CHANT

Ah! chante-moi un poème
que je ne sombre et meure
ange inattendu
jongleur de l'absolu
chante chante-moi un chant de là-bas
celui que tu sais que j'aime
feu de mon âme

la terre est lointaine la maison disparue
je marche toujours

ah! chante-moi un poème
ange inattendu
des impossibles
chante chante-moi un poème
tandis que la nuit est là

m'as-tu laissé des miettes de pain
que je marque mes pas dans les sillons
s'il était possible de ne pas me perdre
que m'importe d'errer
si j'ai quelques cailloux blancs

ah! chante-moi un poème
que je ne sombre et meure
ange de beauté et du terrible
éclair dans l'obscurité
chante chante-moi un chant de patrie
celui que tu sais que j'aime
flamme du foyer

la terre est lointaine
je cherche toujours la ville
ange chante-moi un poème
qu'enfin nous arrivions.

XVII. ANGE D'ABRAHAM

Je parle à ta nuit
le jour déserte la parole
tu fuis le soleil tu vis à l'ombre
fleur des forêts mousse des arbres
tu écoutes si bien l'eau
le murmure des vagues
e déclin de la lumière
la brise de fin journée

je parle à ta nuit
voile qui tombe enfin des yeux
montre la route vers le coeur
le sang est plus clair
la vie est une lampe

je parle à ta nuit
le combat diminue
plus rien à gagner si peu à perdre
tout tient en quelques mots
il n'est pas nécessaire d'éclairer
ta nuit suffit
elle remplit toute la coupe
de vin et de miel

je parle à ta nuit
proche du chemin
presque extase
mélodie qui s'envole
par la fenêtre ouverte
silence qui veille
dans la maison en feu

je parle à ta nuit
plus pure qu'un miroir
une main retient la mienne

ne tue personne
le sacrifice du coeur
est notre seule lumière.

III. HEURE

XVIII. POUSSIÈRE

Je veux te parler maintenant
du silence que tu m'as donné
manteau de neige
voile blanc
sur les faces du coeur

rien à faire
trop a été dit
tu te tais

la parole de lumière
brille sur la montagne
où montent les prophètes
et somnolent les apôtres

sur nos villes
de poussière et d'eau
les nuages se suivent
ils se mêlent au pain
et tombent dans le vin

la poussière retourne à la poussière
dissoute avant la mort de l'homme
annoncée aux portes du paradis
pèlerinage qui ne s'arrête jamais

je ne suis pas dans ton coeur pour parler
j'ai soif de pleurer l'homme et la terre
qui brûlent le feu de grandes paroles.

XIX. MIDI

Sable et poussière sur les vitres
que la lumière et l'eau
lavent chaque jour

nos regards ne se rencontrent jamais
nos visions s'effritent
avant même d'être là ensemble

confusion de tous les midis
tête d'un arbre
dont les racines s'abreuvent d'éternité

*

à pied
vers Toi
je m'y mets tout entier

m'échappe le mal
je n'y arrive pas
ce n'est pas pour moi

ton Amour me ravit
je le prends à coeur

*

l'orage ferme l'oeil
sur le soleil

il pleut des âges
des souffrances
des éclaircies de bonheur

dans le crépuscule mortel
la lumière lave les pieds.

XX. PASSION DU MONDE

À genoux
passion du monde
silence attention
près de chaque être

le corps entre les bras
déposé sur la terre et l'herbe
des mains lavent et soignent
des lèvres embrassent longuement
et ne disent plus rien

enlève tes sandales
que ton être soit dépouillé
l'innocent passe
avec la tablier et l'eau
il lave il souffle il bénit
le jour a été lent
la nuit est trahison
le symbole est déchiré
seul l'amour dure

vite sortons
le jardin est proche
il est l'heure
gardons le souvenir

la passion du monde
rompt son propre corps.

XXI. APRÈS TROIS HEURES

Faibles si faibles
l'homme et la terre
pâles s'évanouissent

qui en veut à la vie?

la croix pousse toute seule
sous les tombes de tous les morts
dans le ventre de tous les vivants

qui meurt rempli de compassion
rend l'Esprit à l'univers à l'enfant
à Dieu

Agneau sans péché
arbre en fleurs
au flanc d'une colline

debout la gratuité
garde tous les sentiers de l'éternité
fleurir seulement fleurir

renverser la trahison les murs
vivre toutes les croix dans la paix

nous veillons l'Inconnu

nous n'avons rien vu
l'Invisible touche les coeurs

trois heures est passé
les portes sont ouvertes

l'arc-en-ciel est notre voûte
le pilier de ton sanctuaire

c'est l'heure de plier les tentes
de veiller avec ta seule lumière.

XXII. VENDREDI

Vendredi s'ouvre le coeur
et échappe ses entrailles
il n'est plus entre les bras
de ses amis son père sa mère

XXIII. STABAT FRATER

Dans la chambre de tes yeux rouges
de tes larmes de ton corps fendu
comme une bûche qui éclate sous la hache
j'entends ton dernier et premier aveu

suspendu il bat au vent
bannière livide sur un grand mât

un cri une parole

que des mains et peu de gestes
le visage recueille tout le corps
fait des signes entre les abîmes
l'heure est passée

tout est laissé à l'Esprit
la terre l'homme
la mort la vie

le voyage continue

l'envoyé ouvre une autre porte
le ciel est aux enfers
le bois est une racine
un arbre sans fleur

une croix simplement une croix

*

j'aimerais remplir l'espace d'un feu d'artifice
lumières musiques touchers couleurs

te laisser à la nuit et goûter ton mystère.

l'absolu si désiré s'efface
sous le voile des ombres et des visages

l'amour a caché l'amour

l'essentiel impatiente nos lèvres
rien n'a été dit du secret brûlant

nous marchons dos à dos
dans la même ville
à guetter l'inattendu l'irréparable

comme le mal a fait blessure
que la mort s'est tout permis

*

le fils est mort enseveli

je reste près de tes plaies
qui m'épuisent et me veillent

ton amour n'a plus de nom

nos blessures cherchent un écho
dans la grotte vide.

XXIV. Ô MON FILS

Quelques oiseaux brisent le printemps
dans le nid glacial de l'hiver

il n'est plus de pli dans le vêtement
sur la robe lisse et blanche
des traces de sang rouge à peine séché

l'écorce de la vie est détachée

ô mon fils
tiens ouverte
la porte des résurrections

*

mon visage s'efface doucement
dans une tendre lumière
et goutte à goutte se dissout

dans un ruisseau de présences

l'azur est sans frontière
janvier fait pleuvoir l'essentiel

après l'horreur que nul ne veut regarder
pourrons-nous ouvrir l'oeil et parler?

mon visage est dans ta Face

dans la ténèbre est une lumière
semblable à l'Amour
elle nous sépare et nous unit

*

jeune innocent
le coeur incendié
les mains les pieds brûlés

la montagne est bleue verte
des rochers une maison

entre ciel et terre
Ange de feu et de sang
le Crucifié

je te garde dans la paume de ma main
tu as écrit un nom sur le sable de mon coeur
que mes lèvres chaque jour murmurent

respire dans mes yeux et mon âme
souffle si pur coeur de feu

sur la branche la plus fine des pins
un oiseau s'arrête et chante

le secret est tracé sur un pétale de jasmin
je reconnais la voix qui l'écrit

*

quelque part
certains se frottent les mains

l'eau est trop sale pour les laver.

FACE

XXV. DES MOTS

Je t'ai donné des mots
quelques balbutiements
premiers pas craintifs
bonds de joie chutes amères

je t'ai donné des mots
prières folles naïves
matins couverts de brumes
et chants d'oiseaux

je t'ai donné des mots
pauvreté joie du pèlerin
découverte du découvert
perle transparente de lumière

je t'ai donné des mots
pleurs au milieu du jour
lamentations de l'homme prostré
agonie de la face transfigurée

je t'ai donné des mots
révolte de l'après-midi
refus du tombeau et de la pierre
du linceul qui étouffe et ligote

je t'ai donné des mots
incrédulité du second matin
que reste-t-il de la terre et de l'homme
tout a été violé l'innocent est mort

je t'ai donné des mots
Tu m'as donné ton feu
de mes cendres tu fais
une parole un poème.

XXVI. DÉPOSITION

Je ne vois pas
je ne sais pas

dans le secret du tombeau
les tentations explosent
et comme des bombes de napalm
éclairaient un instant en détruisant

sur demain il n'y a pas de réponse

Dieu est en silence

tout est accompli
poussière devant Dieu
à peine un souvenir parmi les hommes
être déposé enseveli semé
n'être que là

en silence.

Près de la fontaine
qui verse aux passants
l'eau immortelle
une vieille dame rompt le pain
et le jette par terre

elle murmure des paroles
pendant qu'elle ordonne les fleurs
et les dispose en prière
face à la Mère qui pleure son fils.

Je suis le dernier oiseau du soir
dans le verger que la nuit berce et endort
je voyage et cherche mon nid
je ne chante plus je ne crie pas
je vole

j'écoute l'Autre
il est là quelque part
entre les fleurs et les fruits
dans les ruines de la maison du jardinier
le ciel est rose et noir
la lune secoue les étoiles
la brume flotte avec les odeurs de la terre
je voyage
j'attends l'Autre
une présence un toucher dans la nuit
une parole un regard

ô Amour
que le voyage ne dure pas trop

emmène-moi
j'ai trop patienté
avec la charrue de l'absence
tu m'as blessé le coeur

emmène-moi
je ne sais où
là où ta présence me bénit
quand l'instant s'oublie

emmène-moi
dans ta face.

XXIX. *TA FACE EST MA SEULE PATRIE**

Ô Face
ô douce face de mon Dieu
ô visage de Jésus
ô beau visage du Christ

XXX. EXPLICATION

Je cache ton beau visage
pour garder le mien
le sauver du pillage et de la mutilation
garder un pays d'innocence

pur regard
Dieu qui respandit
homme qui afflige
douleur amère

dans les yeux
sur les traits
les rides de l'homme
le souffle pèlerin de l'Esprit

Tu me regardes
tu dévoiles
le secret du monde
de la terre de Dieu
je vois Celui-là seul
qu'il importe de voir

l'homme et Dieu se trouvent
et regardent le miroir
avant de se voir l'un l'autre
et rendre infinie l'amour

ô Face
ô douce face de mon Dieu
j'entre en mon pays
j'arrive dans ton visage

de ma face à la tienne
il n'y a qu'un seul silence
ô douce face
de mon visage.

un coin de soleil
la grandeur d'un champ d'avoine

je sauve ma face
dans l'effacement d'un indice
refus de donner une miette
au curieux au menteur
je te garde en moi
comme une icône une image

je veille mon âme
avec l'oeil de ta brûlure
entre deux pages d'un livre
que je lis avec mon sang
et les larmes de la terre

je te garde à perpétuité
imprimé sur les murs de mon coeur
monde sanctuaire
mort naissance

je te garde aux enfers
ton beau visage libère le mien
qui fatigue à démêler
les agonies l'éternité

je suis guidé par ton visage
pour traverser la terre sèche
des illusions.

XXXI. THOMAS

Mets ta main
sous le regard des autres
de ton doigt
dessine la figure de la grâce
et de la beauté intérieure

mets ta main
sous la plaie de la vie
de ton doigt
atteins le torrent
qui jaillit en cette blessure

mets ta main
sous la lèpre

XXXII. POÈME

Mon poème
est fait de ton visage
de ce fleuve lumineux
qui court dans ton regard
j'apprends mes mots
à l'ombre de ta face

je cueille dans le champ de ton coeur
la parole et le pain de mon âme
racines fleurs fruits

mon poème
est fait de ton coeur et ton sang
de cette blessure ouverte

de ton doigt presse
le coeur patient
dans la souffrance

mets ta main
au côté du monde
de ton doigt
touche les mains les pieds
transpercés
de l'humanité
vois les fleurs pousser
dans ce borbier

mets ta main
sous le regard de l'Autre
de ton doigt
dessine la figure
du Verbe
plein de grâce
et de vérité.

danse du ciel et de la terre
enfant qui joue
avec ses ballons et ses rêves
je me promène dans le jardin de ton coeur
j'entends les matins les soirs
midi donne sommeil
le feu les eaux me tourmentent

ô Face de la Parole
ô Regard des mots

ta Face
mon poème.

XXXIII. POÈME SANS FIN

J'ai le goût d'un poème sans fin
sans lumière

j'ai soif d'un poème
d'un seul mot un seul visage
d'une écriture soleil sang
d'une trace bleue interminable
sur le sable des sons
de la porte du mur
au-delà des morts
de quelques pierres usées
sentiers vers la maison
phrases entre des vides
miettes sur la table

j'ai faim soif d'un poème
un voile levé sur l'absence
de bandelettes arrachées sur des plaies guéries
d'un regard pardon
qui rassemble le pauvre amour

*je ne me souviens que de l'amour
tu sais bien que je t'aime*

j'ai le goût d'un poème
à genoux
en train de pleurer prier
aveu paix

j'ai faim j'ai soif
que tes paroles simplement
remplissent la coupe de mon âme.

V. FOURNAISE

XXXIV. FOURNAISE

Nous en appellerons aux morts
ils nous jugeront peut-être

d'en haut d'en bas
voient-ils nos routes déjà perdues
nos champs où rien n'a été semé
nos villes où les passants hésitent
avant d'entrer sortir?

il n'y a plus de porte
sans maison nous sommes sans maison
une humanité déplacée
d'une côte à l'autre
la mer n'effraie plus
la tempête n'y est pour rien
mais l'homme

comment peut-il se mêler
tant de misère à l'espérance

que les morts disent quelque chose
même les derniers à disparaître
à fermer les yeux à clore la bouche
qu'ils parlent

des enfers montent
des chants d'eau et de feu
d'attente et de désir
l'arbre du silence

XXXV. AUX DISPARUS

Les noms
comme des feuilles sèches
s'échappent de l'arbre
volent roulent
sur l'herbe déserte

à mourir la vie défait

les présences se rompent
et une à une tombent sous terre au ciel
vous êtes parmi les saints
lancés dans une fournaise ardente
âmes plus que poussières

je grave vos traits
sur le grand mur de la mémoire
ne pas oublier ne pas oublier
vous nous avez vécus
vous vivez l'envers
j'évoque

le pèlerinage à vivre
est plein d'heures et de pas
après vos non-retours
porte où je frappe
et ne vous entends pas

faut-il tous mourir
pour être ensemble

la fournaise est plus profonde
que ne l'imaginent les saints
les flammes plus intenses
que ne l'entrevoient les prophètes

une seule goutte d'eau
un peu de souffle sur la terre
une genèse du coeur
Dieu baptise tous les éprouvés.

et renverser le mal
qui nous détache?

dans la lumière de mi-journée
juste un signe.

XXXVI. CONFESSION

De fait les guêpes sèment
le feu dans les ronces

la journée s'ouvre sur un grand chant
tu es là avec l'humain qui ne sait faire
l'amour donne prend partage tout
jusqu'à l'unique qui était aimé

peut-on demander un voyage
au pèlerin épuisé

nous nous rencontrerons à la fontaine
les gouttes d'eau se mêlent aux rayons de lumière
les papillons frôlent les fleurs

quelqu'un nous a dit
que la mort
est semée un peu partout

le martyr
c'est d'être debout pour la vie
toute la vie.

XXXVII. MARTYRS

Martyrs
des cachots et de la torture
enfants enlevés disparus
hommes arrêtés au travail
à la maison
femmes déchirées violées
vieillards surpris achevés
avant l'heure de la mort
chefs bergers innocents
de la vérité et de la liberté
peuples entiers rasés effacés

martyrs
du silence et de la nuit
de forces obscures et téléguidées
de bourreaux déguisés et souriants
sous des cagoules noires dures

martyrs
impuissants devant les bombes les fusils
les chiens les gaz les lance-flammes
les menottes les sacs de jute

martyrs
des pouvoirs et des intérêts
peuples sans cesse dépouillés
réduits en ruines
hommes et femmes de la misère
de la faim de la nudité
peuples de réfugiés d'errants
pour de l'eau du pain un logis

martyrs
veilleurs infatigables du jour de la nuit

je donne la main aux ancêtres de la fournaise
aux hommes et aux femmes martyrs étoiles

XXXVIII. PROFESSION

Au-delà des montagnes des grottes
d'un terrible silence
un moissonneur recueille le sang des innocents
lac sans fin entre les collines

des veilleurs dorment près des murs
d'une vieille église
la prière les garde plus brûlants
que des charbons remplis
d'un feu de prophètes

trop longtemps il a fallu mettre la main
sur toutes les lèvres
étouffer le coeur qui battait

la liberté est-elle vraiment revenue
avec les derniers printemps
et l'imploration sur la montagne sainte?

il y a tant de morts entre nos bras
de souvenirs amers de noms à taire

un peuple à pied jongle
aux peines sans larmes
aux blessures sans baume
que s'est-il passé?

si je te répète mon nom
me retrouveras-tu demain matin
quand la nuit aura empêché de dormir
et qu'un complot nous séparera pour toujours?

le soleil sort lentement d'un souterrain
le soir caresse le fleuve les montagnes

les blessés n'attendent rien d'autre
qu'un enfant pasteur
plus simple qu'un brin d'herbe
plus tendre qu'un agneau.